Aujourd'hui, l'éthique, l'obsession de l'éthique (c'est-à-dire le plus souvent de la seule « normalité ») fait barrage à l'avancée de la pensée. Mais aussi une certaine philosophie de la biopolitique, pour laquelle la biologie ne fait qu'instrumentaliser le vivant. Or, la biologie, ce n'est pas que du contrôle, de la manipulation génétique, du trafic. Ce n'est pas que cela : ce sont les promesses de la médecine régénérative, du clonage thérapeutique, des puces qui soignent la maladie de Parkinson. C'est un potentiel émancipateur énorme. Devant le nouveau, il faut s'interroger, ne pas fermer la porte. Il faut essayer de comprendre ce qui est prometteur, émancipateur, intéressant. La mise à l'épreuve de toutes les formes d'évidence, objet de la déconstruction, est ce à quoi je tiens. S'ouvrir à ce qui vient sans en être pour autant victime. Je crois encore, ou plus que jamais, malgré toutes les horreurs que nous traversons, au courage de la pensée.

Recueilli par **Jean-Marie Durand**

Avant demain, Epigenèse et rationalité, de Catherine Malabou, Puf.

Une thèse qui monte : les théories conspirationnistes connaissent un succès planétaire notamment auprès des jeunes. Ils seraient nombreux à être persuadés de l'existence de sociétés secrètes tirant, dans le plus grand secret, les ficelles du pouvoir politique, économique et forcément financier. Rendre Internet seul responsable c'est négliger un aspect important de la question : comment se construit un argumentaire complotiste ? :

Analyser la mécanique conspirationniste

Loïc Nicolas, rhéteur du complot

Docteur en rhétorique, chargé de recherches du F.R.S.-FNRS (Fonds National de la Recherche Scientifique) et membre du GRAL (Groupe de recherche en Rhétorique et en Argumentation Linguistique) à l'Université Libre de Bruxelles (ULB), Loïc Nicolas travaille sur la vie et l'œuvre de Chaïm Perelman (1912-1984), considéré comme le fondateur de la Nouvelle rhétorique, et s'intéresse à l'histoire des théories de l'argumentation. Parmi ses publications, on retiendra *Les rhétoriques de la conspiration* co-dirigé avec Emmanuelle Danblon, Professeure à l'ULB.

Ce livre qui regroupe une dizaine de contributions, montre comment, sous couvert de « doute perpétuel » le complotiste entend en fait imposer une « certitude conquérante ». Marc Angenot, titulaire de la chaire d'étude du discours social à l'Université McGill de Montréal, montre que « la Conspiration a une histoire qu'on peut suivre dans la modernité sociale » et rappelle par exemple que l'Abbé Baruel parlait des Jacobins comme d'une *secte* « enseignant que les hommes sont tous égaux et libres ».

Paul Zawadzki, Maître de Conférences à l'Université Paris I et Docteur en sciences politiques affirme que « la modernité n'abolit pas les croyances mais que celles-ci renaissent comme des réponses à l'éradification moderne

de l'évidence de sens ». On trouvera aussi dans cet ouvrage un article de Pierre-André Taguieff, Directeur de recherches au CNRS et auteur d'un livre sur le conspirationnisme selon lequel « les réponses complotistes, par le fait même qu'elles paraissent contestables et marginales (elles se donnent souvent comme marginalisées) ont un pouvoir de séduction spécifique, surtout quand elles jouent sur du mystérieux ou de l'énigmatique ».
Selon Loïc Nicolas « les causes secondes, les circonstances, les accidents, les imprévus, le pur hasard sont évacués pour faire place à une explication simple qui absorbe le réel dans sa totalité ». Les adeptes des arguments complotistes sont-ils seulement conscients que l'explication qui leur est « proposée » est totalisante voire totalitaire ? Pour les aider à y voir clair et permettre à chacun d'entre nous de ne pas tomber dans la simplification outrancière et le délire, il importe de comprendre comment se crée cette « logique » conspirationniste.

L'expression « théorie du complot » vous satisfait-elle ?

Pour ma part, je préfère parler d'« explication par le complot ». En effet, ceux qui élaborent ce type de construction intellectuelle ne se revendiquent pas, tant s'en faut, comme des théoriciens. Dans le cadre de mon travail, j'essaie de montrer quels sont les mécanismes rhétoriques et discursifs utilisés par ces « analystes de l'actualité ». Je reprends l'expression que ces derniers utilisent quand ils parlent d'eux-mêmes. Ils ne veulent surtout pas apparaître comme des rêveurs, des utopistes ou encore des bricoleurs en tout genre. Ce qu'ils font est « sérieux ». Ils se défendent d'interpréter la réalité et assurent ne faire qu'une chose : la décrire de façon objective. Ils ne sont, disent-ils, que d'honnêtes citoyens, c'est-à-dire des esprits libres en quête de vérité. Leur but, répètent-ils à l'envi, c'est de montrer la *vérité* telle qu'elle est – les faits, rien que les faits, toujours les faits ! – en dénonçant ce qu'ils qualifient de « vérités officielles ». Ces « analystes », donc, aiment présenter leur entreprise explicative comme un travail de collecte d'indices : des indices destinés à faire preuves. Sachant que tout indice – aussi infime soit-il – peut servir à *prouver* la réalité du complot. Lequel, dans leur esprit, ne fait aucun doute. Il est forcément là ; niché dans une image ou sur une bande-son ; partout sur le web. En cela, pour eux, ils ne « théorisent » rien : ils ne constatent que *ce qui est*.

Les complotistes mettent toujours en avant la liberté de pensée. Ils prétendent ne rien s'interdire. « Tout est possible », voilà leur seul message ?

Laissez-moi d'abord dire une chose : ceux qui décident d'expliquer le monde par le complot – c'est-à-dire d'une façon déterministe, à la fois simple est complexe – ne sont ni bêtes ni irrationnels. En fait, ils ont pris acte des changements considérables liés à notre modernité et à notre rationalité. Bouleversements qui ont ébranlé notre jugement critique. Les complotistes sont, en quelque sorte, des témoins exemplaires de la modernité dans laquelle nous vivons. Ils ont poussé à l'extrême ses principes et certaines de ses valeurs. Comprenons bien, ces analystes se revendiquent, je l'ai dit, comme des esprits à la fois libres et, ce qui est important, critiques – notamment à l'égard des puissants, du pouvoir, des institutions. En effet, quel intérêt, ou quel plaisir, y aurait-il à *critiquer* ceux qui, de toute façon, n'y peuvent rien ? En somme, ils ne font qu'appliquer ce principe cardinal de notre modernité qui consiste à manifester, parfois à tout prix, sa *liberté de critiquer*.

Ceux qui décident d'expliquer le monde par le complot [...] ne sont ni bêtes ni irrationnels. En fait, ils ont pris acte des changements considérables liés à notre modernité et à notre rationalité.

Douter ouvrirait des portes. Est-ce à dire que ces « analystes de l'actualité » comme ils se définissent eux-mêmes veulent faire croire que leur démarche est plus démocratique ?

Ils se revendiquent plus démocrates que les démocrates ; plus critiques que les esprits critiques ; plus libres que n'importe qui. En effet, ils défendent un principe absolu, celui de la transparence : encore une valeur ancrée dans notre modernité. Ils considèrent qu'aucun élément du monde ne saurait demeurer secret, discret, caché. Et même mieux, qu'aucun aspect du réel ne saurait se soustraire à leur attention, investigation, compréhension. Une phrase revient d'ailleurs sans arrêt dans leur bouche : « On nous cache tout, on nous dit rien ». Le monde, pour eux, n'est jamais tel qu'il paraît

être. Tout en lui n'est qu'apparences et fictions. Cela signifie que des choses, toujours, nous échappent. Elles nous échappent, non parce que nous manquerions de jugement ou d'esprit critique, mais parce qu'on refuse, complot oblige, de nous montrer la réalité – l'officieuse réalité, la *vraie* donc. En point d'orgue de cette démarche, il y a l'affirmation d'un monopole : celui de la transparence, donc de la vérité. Les complotistes, pourrait-on dire, ont le désir de transparence vissée au corps. C'est leur raison d'être : dénoncer les mensonges et les secrets, partout et toujours. Leur puissance explicative ne saurait rien laisser au hasard ni au flou. Le problème, voyez-vous, c'est que tout n'est pas transparent ; pas aussi transparent qu'on pourrait le penser ou qu'on voudrait le croire. Nassim Nicholas Taleb (spécialiste de la question des risques et par ailleurs ancien trader) appellent « Cygnes Noirs » ces événements hautement improbables qui, pourtant, finissent par arriver. Notre histoire est pleine de ces événements-là. C'est une réalité insistante qui souvent se dérobe à notre entendement. Or, les complotistes refusent catégoriquement cette vision des choses – et ceci, encore une fois, au nom de la raison moderne. Ils cherchent une explication derrière tout, et plus qu'une explication : des hommes, des groupes, des intentions. Puisqu'il existe *nécessairement* des raisons, prétendent-ils, il faut aller les chercher, partir en quête. Il y a quelque chose qui tient du sacerdoce dans cette démarche. Par conséquent, si l'on ne trouve pas les raisons, c'est forcément, qu'« on » – les élites, les puissants – nous les cachent. Il ne saurait en être autrement. La quête a dès lors quelque chose d'interminable. Elle ouvre vers une régression à l'infini.

Le monde, pour eux, n'est jamais tel qu'il paraît être. Tout en lui n'est qu'apparences et fictions. Cela signifie que des choses, toujours, nous échappent.

Cette obsession du « haut de l'échelle » ne permet-elle pas aux conspirationnistes d'affirmer insidieusement qu'ils sont forcément du bon côté, celui du bon peuple toujours floué ?

Un certain nombre de ceux qui, par exemple, s'attachent à fournir une explication par le complot aux attentats du 11 septembre 2001, se proclament « scientifiques indépendants » ou « chercheurs libres ». Ce ne sont pas, assurent-ils, des *professionnels*. Ils déclarent ne représenter finalement qu'eux-mêmes : c'est-à-dire à la fois tout le monde, tout un chacun et personne. La position est confortable du point de vue de ce que nous appelons, en rhétorique, l'*ethos*. Ils revendiquent haut et fort n'être à la solde de quiconque ; s'enorgueillissent de n'être rétribués par aucune institution. Ils sont libres. Tout cela a un sens. Signifier sa proximité avec le « peuple », se proclamer indépendant de tout et de tous, les rend, du même coup, plus crédibles que n'importe qui. En somme, face au travail *désintéressé* qu'ils fournissent – travail qui n'entend servir, disent-ils, que la Vérité et les faits – personne ne fait vraiment le poids. Force est de le constater. Tous les autres (universitaires, experts, intellectuels) sont renvoyés aux liens qu'ils entretiennent, d'une manière ou d'une autre, avec les « instances officielles », le « pouvoir d'en haut », les « puissants », les « institutions ». Ils sont systématiquement dénoncés comme n'étant pas indépendants, pas proches du peuple. Et se retrouvent ainsi disqualifiés. En effet, le peuple est réputé au contact du réel. Il n'est pas déconnecté du monde. Il est porteur, dit-on, d'une vérité supérieure. Il est le bon sens incarné.

En effet, le peuple est réputé au contact du réel. Il n'est pas déconnecté du monde. Il est porteur, dit-on, d'une vérité supérieure. Il est le bon sens incarné.

L'un des problèmes avec ces « experts suprêmes », ces « êtres incorruptibles », si fiers d'échapper à l'embrigadement et de trouver une explication à tout – en ce sens, ils répondent à une sociologie de l'angoisse – c'est aussi qu'ils attribuent des caractéristiques supposées innées à certains groupes humains. Ne serions-nous pas en plein stéréotype ?

Dire que les complots existent n'est pas irrationnel en soi. L'histoire, récente ou non, témoigne de cette réalité. Comprenons bien, la pensée déterministe – qui nourrit les « explications par le complot » – ne doit pas être jetée aux orties, ni dénigrée d'un seul

geste comme une imposture intellectuelle. Sinon, nous n'en finirions pas. En effet, nous trouvons dans notre vie quotidienne, quantité d'exemples de cette tournure de l'esprit. Par exemple, n'avançons-nous jamais la carte du déterminisme pour expliquer un échec personnel – à un examen ou à un concours ? C'est toujours la faute des autres. Lesquels nous veulent du mal, ne nous aiment pas, manœuvrent contre nous, que sais-je encore ? Une telle explication, une telle justification, est bien plus confortable et sécurisante pour l'*ego* que la reconnaissance de ses propres torts, de ses fautes ou de ses manques, ou encore du simple *hasard*. C'est un fait : nous avons tendance à rechercher la sécurité de ces explications-là : à la fois économiques et *rassurantes*.

Bénéfique ?

Prenez les chasseurs-cueilleurs. Nous y faisons souvent référence avec Emmanuelle Danblon – la directrice de mon groupe de recherche à Bruxelles, le GRAL. Les chasseurs-cueilleurs trouvent une touffe de poils, une odeur confinée. Ils suivent des traces, recueillent des indices. Commence alors la traque de la bête qu'il faut tuer pour la consommer et survivre. C'est une démarche très rationnelle et surtout très efficace. Elle relève du « paradigme de l'indice », c'est l'expression qu'utilise Carlo Ginzburg. On la retrouve chez un Sherlock Holmes également. À notre échelle, cette démarche nous permet d'organiser notre façon de concevoir le monde et d'apprécier notre vécu personnel à l'aune d'explications qui ne sont pas trop dévalorisantes pour soi. Le problème apparaît lorsqu'on convertit le « paradigme de l'indice » (qui relève toujours d'une pratique, d'un vécu) en explication totale et abstraite. Cette démarche permet alors de faire tenir

Nous trouvons dans notre vie quotidienne, quantité d'exemples de cette tournure de l'esprit. Par exemple, n'avançons-nous jamais la carte du déterminisme pour expliquer un échec personnel – à un examen ou à un concours ? C'est toujours la faute des autres. Lesquels nous veulent du mal, ne nous aiment pas, manœuvrent contre nous, que sais-je encore ?

ensemble, autour d'une explication unique (laquelle relève en même temps du déterminisme et de l'essentialisme) des éléments épars et variés de la réalité sociale. Vous prenez une guerre, une épidémie, une catastrophe naturelle, un krach boursier, et vous tissez des liens entre eux pour montrer le complot en acte. Rien ne peut résister. D'une démarche parfaitement rationnelle, vous faites alors une machine de guerre capable de s'immuniser contre n'importe quelle critique ; de répondre à n'importe quel argument.

Le stéréotype c'est « naturellement » l'étape suivante ?

Le stéréotype fait partie de cette « essentialisation ». Vous attribuez la cause des drames à des groupes d'individus parce qu'ils sont, d'après vous, guidés par une nature profonde. Le problème n'est pas tant l'irrationalité du sens que l'on donne aux événements qui se produisent, et auxquels on apporte une *réponse* pour les *dominer* – pour leur faire entendre raison, en somme –, mais la formulation d'une explication globale fondée sur l'essence même de certains individus. Cette essence amènerait soi-disant des groupes d'hommes à se comporter toujours de la même façon parce qu'ils sont juifs, francs-maçons, homosexuels, américains, au pouvoir, etc. Cette appartenance d'individus à un groupe quelconque impliquerait alors qu'ils agissent comme un bloc uni d'une seule volonté. Une certaine tradition déterministe en sociologie a, je crois, une responsabilité non négligeable dans cette façon de concevoir le monde.

L'adhésion à ces théories complotistes ou à ces explications par le complot montrerait-elle que la société est plus spinoziste que cartésienne, autrement dit qu'elle accepterait des arguments avant même d'exercer sa raison critique ?

Ceux qui expliquent le monde par le complot prétendent faire œuvre d'esprit critique, c'est un fait. Nous l'avons dit. Ils convoquent des arguments pour expliquer leur thèse – c'est-à-dire la réalité, leur réalité. Ma réponse sera moins philosophique que votre question. Disons qu'elle sera plus rhétorique. Le problème est qu'on a totalement désappris à pratiquer l'argumentation contradictoire. Ce n'est pas la validité de l'argumentation qui est en cause mais son statut. Les indices censés fonder une thèse ne constituent pas automatiquement, tant s'en faut, une preuve. Une opinion ne

vaut pas argument. Et ainsi de suite. Un argument doit toujours être inséré dans le champ du débat. Il doit être défendu par soi, dénoncé par d'autres. Accepter la dénonciation par d'autres suppose d'apporter à son tour d'autres arguments, et de prendre la charge de la preuve. Ce qui constitue une position risquée. Il faut l'assumer comme telle. Or, c'est précisément cette discussion hors d'un vase clos que n'acceptent pas les théoriciens du complot. Ils partent du principe – leur vision du monde est rivée au principe en question – que le complot existe bel et bien. Le doute, pour eux, n'est pas permis. Remarquez, il n'y a pas que les complotistes qui opèrent de la sorte. Accepter la contradiction et la critique n'est pas un exercice facile. Il faut, je crois, réapprendre à se mettre en péril ; réapprendre à insérer ce que nous croyons être juste, vrai, authentique, pertinent, dans le champ de l'argumentation et de la critique – avec les risques évidents que cela comporte.

Si l'autre n'adhère pas à ma théorie du complot, prétendent les conspirationnistes, c'est qu'il fait lui-même partie du complot. Cela fait penser à la mécanique de pensée enseignée dans les sectes. Y a-t-il des passerelles entre les deux univers ?

Le refus d'adhérer à l'explication peut avoir deux causes principales aux yeux des complotistes : (1) la participation au complot, ou (2) l'aveuglement, le refus de voir l'évidence qui pourtant crève les yeux. Le complot est là : il n'y a qu'à regarder. Un phénomène est intéressant à analyser d'un point de vue discursif, c'est celui du decillement, à savoir le fait de se convertir aux théories du complot ; de passer du refus de croire à la certitude via la mise en question critique. Le réalisateur Mathieu Kassowitz explique, par exemple, dans une vidéo comment il en est progressivement venu à adhérer aux explications par le complot relatives aux attentats du 11 septembre. Il montre alors comment il s'est converti ; comment il a appris à voir, en d'autres termes à ouvrir les yeux. Concernant l'aspect sectaire des complotistes : le point commun avec la mouvance sectaire se trouve, selon moi, dans le rapport à la prévision. Mouvance sectaire et pensée complotiste prétendent, l'une et l'autre, pouvoir, d'une certaine manière, prédire ce qui va arriver.

Il faut, je crois, réapprendre à se mettre en péril ; réapprendre à insérer ce que nous croyons être juste, vrai, authentique, pertinent, dans le champ de l'argumentation et de la critique – avec les risques évidents que cela comporte.

Le réalisateur Mathieu Kassowitz explique, par exemple, dans une vidéo comment il en est progressivement venu à adhérer aux explications par le complot relatives aux attentats du 11 septembre. Il montre alors comment il s'est converti.

Certains conspirationnistes affirment (complot oblige !) pouvoir connaître le résultat d'une élection avant même sa tenue. Si le résultat n'est pas conforme à ce qui a été annoncé eu égard à l'explication totale, alors il faut requalifier la prédiction. C'est-à-dire changer de point de vue à l'intérieur même de l'explication. La stabilité de la vision du monde en dépend.

À cet égard, il y a une certaine corrélation entre les deux univers. Mais, par opposition aux sectes, les complotistes prétendent être arrivés personnellement à leurs conclusions, grâce à de longues enquêtes, suite à un minutieux travail de recherche. En aucun cas, ils ne laisseraient dire qu'un « gourou » ou un « maître » quelconque leur a révélé la vérité des faits. Celle-ci ne peut absolument pas venir de l'extérieur. Les conspirationnistes prétendent que leur adhésion à une thèse, à une explication est le fruit d'une intime conviction. Laquelle est fondée sur une enquête critique et scientifique du quotidien ; enquête menée par un penseur libre et non par un esprit farfelu. C'est à mes yeux là une différence majeure entre ces deux groupes.

Recueilli par **William Irigoyen**